

## Le bal des images

Jennifer Alleyn

---

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Alleyn, J. (2020). Le bal des images. *24 images*, (195), 16–19.

# Le bal des images

par JENNIFER ALLEYN, cinéaste

## Je dois avoir 10 ans. C'est Noël.

Entre les marâtres, méchantes reines et autres belles-mères, entre une mère qui meurt sous les balles d'un chasseur et une autre enchaînée par les employés d'un cirque, les enfants de l'univers Disney sont maltraités, abandonnés, intimidés. La candeur et la bonté des enfants font d'eux les victimes idéales de la duplicité, de l'hypocrisie et de la méchanceté des adultes.

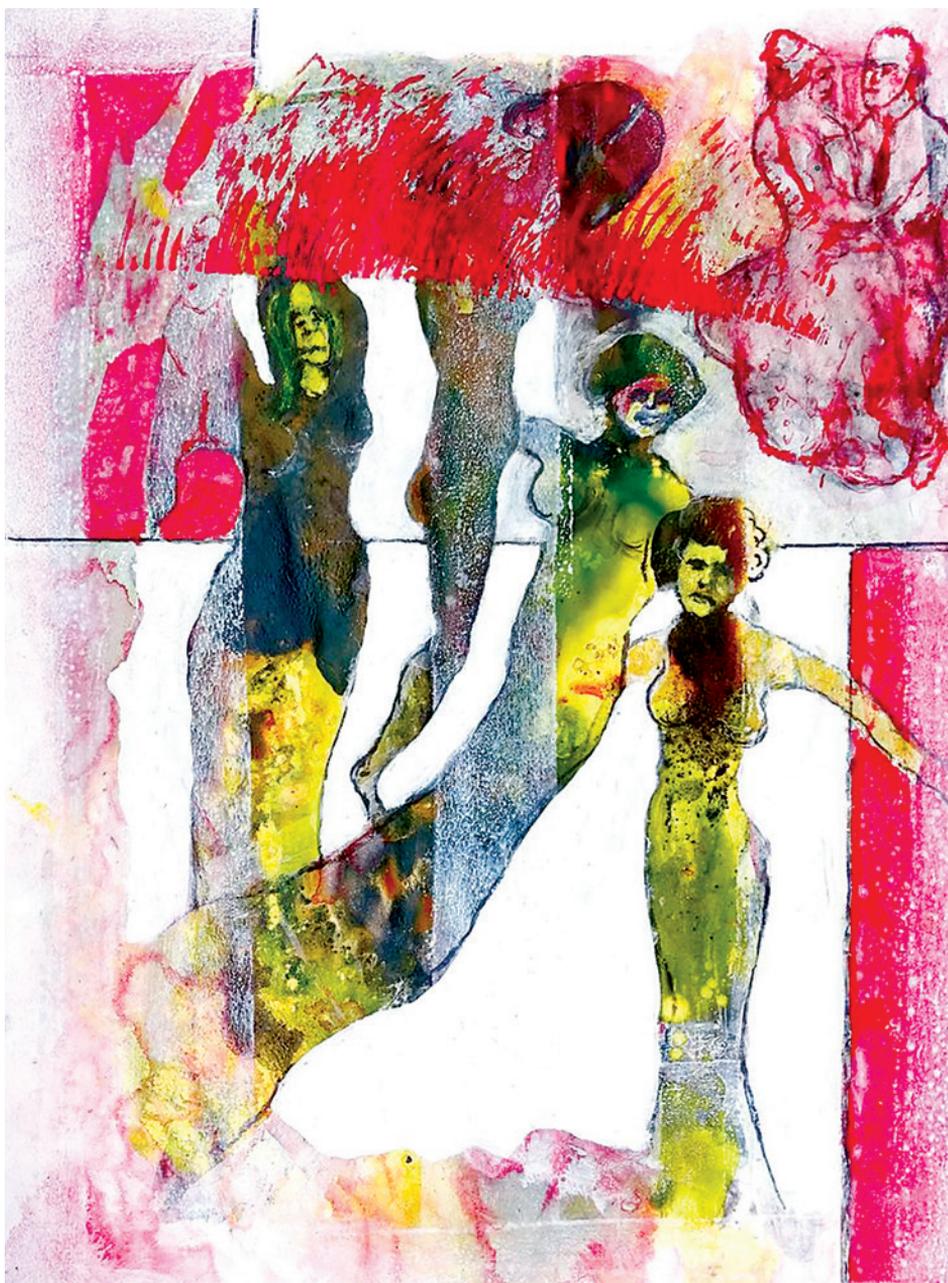
On en profite pour aller au cinéma. Ou plutôt, comme tout est fermé sauf les cinémas, on se retrouve là pour prolonger un peu l'étrange repas que mes parents fraîchement séparés, se sont forcés d'organiser pour éviter à leur fille unique, un Noël où il aurait fallu choisir entre le père et la mère. Choix impossible. On apaise un peu les tensions en allant voir un film en ce premier jour d'hébertude.

Qui a choisi le film ? Je ne le sais pas. Ne le saurai jamais. Je ne comprends pas l'italien et n'arrive pas à lire les sous-titres, mais je décède assez vite de quoi il est question. Le film trace le portrait d'une famille italienne dont les membres alternent dans un grand appartement urbain, dans l'Italie des années 1980.

Il est signé Ettore Scola, cinéaste que je ne connais pas encore, mais dont je n'oublierai jamais les images, ni les larmes versées pendant et après la projection, alors que je vis ce qu'il est juste d'appeler une épiphanie dans ce petit cinéma de quartier.

Mes parents ne savent pas pourquoi je pleure, à ce moment précis, alors qu'ils sont à mes côtés. Ils ne savent pas que je pleure, assise entre les deux, leur séparation. Et que cette

↑ Le bal. Sich Schweben Lassen, Let us float, 2019 In memoriam Ettore Scola, 2016 – par Edgar Piel (Saatchi Art Gallery)



famille qui se tiraille et s'aime à l'écran, cette famille qui vit dans une même maison avec la grand-mère et les petits enfants, cette famille qui tient lieu de patrimoine, de sol, de fondation identitaire, je la sens qui se dissout autour de moi. Malgré la tentative de mes parents d'oublier un instant la triste réalité, je sens en tenant leurs mains, que tout s'écroule. Que je tiens ces mains pour la dernière fois dans le noir en espérant un miracle.

Vérification faite, le film est sorti en 1987, je ne peux donc pas avoir 10 ans. J'ai forcément au moins 18 ans. Pourquoi sommes-nous réunis, ma mère, mon père et moi, en ce soir de Noël 1987 au cinéma ? Est-ce même vraiment Noël ? Ou un soir pluvieux de novembre ?

Peu importe. Le souvenir est intact. Je vois à l'écran se déployer la vie d'un humain, de son baptême à sa mort à 80 ans et j'en suis bouleversée. Comme je le serai toute ma vie de cinéphile, de lectrice, lorsqu'en fermant le livre ou en quittant le cinéma après le *Molière* d'Ariane Mnouchkine, je pense voilà : on a fait le tour d'une vie, d'une existence. Avec son début et sa fin. Et je me dis qu'un jour, la mienne aussi aura un terme ; elle aura eu son début et sa fin. Et j'espère que la danse, entre les deux, aura été plus joyeuse que cette journée si particulière.

Je regarde le vieux monsieur à l'écran, entouré de sa famille nombreuse, où se tissent des relations durables, des liens indéfectibles. Une famille aussi vaste qu'une oliveraie, et je pense que je n'ai qu'un père et une mère et que lorsqu'ils disparaîtront, je n'aurai plus personne.

Je sens leur présence, leur amour, si fort pour leur unique enfant qui, malgré leur séparation, n'a pas si mal tourné. A réussi à se lancer dans des études qui la passionnent. Et s'apprête – elle ne le sait pas encore – à se lancer dans une conquête du monde, caméra au poing. Leur enfant, qui ce soir-là, malgré ses 18 ans sonnés, pleure à chaudes larmes dans la salle obscure et s'essuie avec la manche de son manteau. Mes parents ne comprennent pas ce qui me chavire tant. Les acteurs ? Le jeu ? L'histoire ? La musique ? Cela prendra quelques heures après la séance pour arriver à exprimer ce qui m'a ravagée, labouré le cœur.

Sur la cime de mon existence, en un point si périlleux d'équilibre que je crains de bouger, de déplacer la moindre molécule d'air, je finis par avouer que ce film a été la chose la plus difficile à voir de toute ma vie. Une combinaison d'événements a culminé ce soir, à travers l'écran, en une expérience cathartique ! Et plus tard, à travers d'autres films, comme *Fanny et Alexandre* ou d'autres grandes fresques familiales, la vie me confirme que je suis faite pour le clan, la troupe, les alliés pour la vie. Ils ont beau me dire qu'ils seront toujours là, malgré la rupture, qu'ils resteront à jamais ma famille, je suis seule.

Je cherche un métier qui pourra m'en donner une. Une famille d'alliés et de complices. Et je découvre le cinéma.

Après *La Famiglia* d'Ettore Scola, ce sera un autre film de ce maître italien, qui me fracassera par sa poésie. Les images viennent bouleverser et bousculer tout ce que j'ai vu avant. C'est *Le Bal*. Un film sans paroles qui donne aux acteurs, à travers la mise en scène, le pouvoir de traduire la comédie humaine, avec ses tragédies enfouies : la gêne et la timidité vaincues, l'amour conquis, les triomphes invisibles et la solitude rompue par l'audace d'un rapprochement humain inespéré. Le choc est total. La puissance artistique du film se mélange à sa vision humaniste de l'Histoire. Le cinéma est un monde et je viens d'entrouvrir la porte, d'amorcer un dialogue avec ce monde qui déterminera la course de ma vie.

Lors de cette projection extérieure, où tant de gens sont entassés sur le parvis de la Place des Arts, la vie se mêle au cinéma. Le bal à l'écran est maintenant dans les yeux de chaque spectateur. Fascinée par l'écho entre la fiction et le réel, par cette valse qui fait résonner les images en nous jusqu'à ce qu'on ne sache plus si elles sont un souvenir, une empreinte en train de s'inscrire ou simplement la vie qui se déroule, je reste là, serrée contre mon père, éblouie.

Le cinéma nous plonge dans ce *tourbillon*, offrant ses mille feux aux âmes désolées, aux passants qui n'avaient pas prévu regarder un film ce soir-là, mais qui, lorsque l'écran redevient noir, repartent moins seuls et changés à jamais...